

CRÉATION ET PSYCHANALYSE BERNADETTE LEMOUZY-SAURET

**Cinquièmes Journées de Psychanalyse
organisées par l'APJL.Hanoi.**

Cette communication a été donnée par Bernadette Lemouzy-Sauret à Hanoi, le 26 avril 2006, lors des Cinquièmes Journées de Psychanalyse organisées par l'Association de Psychanalyse Jacques Lacan, à l'Espace - Centre Culturel Français, publiée pour la première fois dans les Actes des Cinquièmes Journées de Psychanalyse, Hanoi, PDF, 2006, p. 24-38.

Frédérique F. Berger : Je suis ravie d'accueillir à Hanoi mon amie Bernadette Lemouzy-Sauret en cette soirée du jeudi 26 avril 2006.

Tout d'abord parce qu'au fil de nos échanges, en particulier pour la préparation de cette exposition à Hanoi, - où elle était déjà venue il y a déjà six ans pour les Premières Journées de Psychanalyse -, nous avons tendu, entre « Surfaces et Lignes » [1], ces fils nécessaires à sa réalisation, pas sans L'Espace du Centre Culturel Français, pas sans mon désir de voir exposé ici son travail, pas sans son désir de l'exposer ici à vos regards, et bien sûr pas sans votre désir qui vous a amené à vous rendre, ici ce soir, à ce vernissage et à cette communication.

Celle que Bernadette Lemouzy-Sauret a finalement intitulée « Création et psychanalyse » opérant déjà une inversion créatrice sur le titre initial qu'elle m'avait proposé il y a quelques temps « Psychanalyse et création ». Création donc sans cesse en mouvement, création comme manière d'être au monde, création comme manière de faire lien social entre Surfaces et Lignes...

Je ne m'avance pas plus sur ce fil de l'équivoque et de l'invention, et je laisse donc la parole à Bernadette car elle est la seule à pouvoir vous en dire quelque chose ce soir (25).

Bernadette Lemouzy-Sauret Merci de m'accueillir ce soir à Hanoi pour échanger nos réflexions concernant la création et la psychanalyse. En guise d'introduction au débat, je vais vous faire part de quelques points de vue personnels. Je ne prétends pas, au même titre que chacun d'entre nous, détenir la vérité ! Je souhaite simplement apporter ma contribution à la discussion. Mon propos sera ponctué de cinq points plus un fragment clinique.

Premier point

La création, comme la psychanalyse, consiste en une pratique d'humain vivant. Avant d'être théorique, ou parallèlement à la théorie, elles se pratiquent, s'exercent, s'éprouvent même. Le sujet en fait l'expérience. La pratique est une activité qui vise un but et qui transforme jusqu'à produire quelque chose. Elle est proche du faire, du concret, du réel (par opposition à l'abstrait). La création produira une œuvre. La psychanalyse produira un nouveau sujet (en principe décapé de ses habillages névrotiques). Je parle de pratique humaine, parce que la fabrication sous entend une intention, contrairement à l'activité de l'animal qui, lui, fabrique éventuellement sans le

savoir : par exemple l'abeille qui fait du miel. C'est l'humain qui pratique l'apiculture et récolte le produit de la ruche. C'est parce qu'il le décide et le désire : c'est un choix. L'animal, lui, est biologiquement déterminé, il ne choisit pas.

Enfin, une pratique d'humain vivant parce que l'humain qui est en vie ne se réduit pas à sa vie animale : il désire, il a conscience de sa mort. C'est en tant que vivant qu'il opère avec ses sens et son corps soumis au temps et à l'espace : le corps porte la marque du temps qui passe, il vieillit, il est le lieu de l'expérience des aléas (26) climatiques, de la fatigue, de la maladie, de la souffrance, mais aussi l'amour et le bien-être. Son bon fonctionnement, sa motricité, peuvent en être affectés...

La création est la marque de l'humain. Les premières traces qui signent l'humain sont les tombes – aucun animal n'enterre son semblable – puis les peintures pariétales (du moins en occident). Ces traces sont bien plus que des empreintes, précisément à cause de l'intention du sujet, contrairement à l'animal dont on peut suivre la piste à la trace laissée sur le sol. Mais il y a une trace qu'il ne laisse pas : on peut bien trouver son cadavre, jamais sa tombe.

Plus récemment que la préhistoire (!) – autour de 1900 – Freud a inventé la psychanalyse. La pratique analytique est la cure. Il s'agit d'un dispositif où celui qui veut faire une psychanalyse, l'analysant, va s'adresser à un autre sujet auquel il suppose un savoir : l'analyste. La psychanalyse est née dans le contexte de la médecine moderne, en particulier de la psychiatrie, où les patients demandaient à être soignées de souffrances psychologiques, voire mentales. Or il s'est trouvé un type de patient particulier, les hystériques, pour mettre en échec, avec leurs symptômes, le médecin et son savoir, de façon systématique. Face à cette position la médecine traditionnelle s'est entêtée pour maintenir l'hystérique dans le giron de la médecine en en faisant une pithiatique, une simulatrice, diagnostic posé par Babinski pour désigner les troubles que l'on peut reproduire ou faire disparaître par suggestion : ce sont les « maladies », protestations, paralysies, etc. – tous les symptômes de l'hystérique. Freud, confronté à cette même situation, renonce à la suggestion et à l'hypnose, et décide de se laisser enseigner par ce que lui dit la patiente qui lui demande de se taire et de l'écouter. Pour la première fois dans l'histoire, un patient (une patiente en l'occurrence) devient l'enseignant du médecin qui l'écoute. Non seulement elle peut s'expliquer sur ce qui la fait souffrir, mais elle fait l'expérience que dans ce dispositif de cure elle peut changer les solutions qu'elle a adopté pour habiter le monde et se lier aux autres. La psychanalyse est peut-être une expérience de « renaissance », quand elle permet au sujet de changer ou de (27) trouver ses propres moyens de se lier à l'autre (et aux autres). C'est cela la fonction du symptôme (lier sa singularité au social) et le nouveau sujet (celui qui y parvient, ici grâce à l'analyse).

Enfin, à la différence de la cure qui se réalise toujours à deux, l'artiste, le plus souvent crée en solitaire.

Deuxième point

La création, comme la psychanalyse, touche la question de l'intime du sujet, c'est-à-dire ce par quoi il soutient son rapport aux autres et au monde. Paradoxalement, l'intime est ce qui nous est le plus étranger de nous-mêmes. C'est « l'inhumain de l'humain » (Michel

Lapeyre), « le criminel dans le saint, la bonté infinie du tueur » (Pierre Bruno), c'est la part d'étranger de nous-mêmes qui nous divise et contrevient à notre unité imaginaire. C'est un morceau de réel qui nous « appartient » et qui ne peut se dissoudre. Le symptôme serait l'index de ce réel par lequel le sujet se lie au monde.

Troisième point

La création, comme la psychanalyse, a à voir avec le symptôme. Si la psychanalyse tend à mettre le symptôme à nu, à le décapiter et à l'identifier comme ce qui reste à la fin d'une cure irréductible au sujet, dans la création, l'artiste s'appuie sur son symptôme pour créer, même à son insu. Il s'en sert. Il peut se passer de sa découverte à condition de s'en servir. C'est ce qui fera son style, sa façon si particulière, unique, ce qui le caractérise parmi tous. Son faire est lié à son être. Le style est le savoir faire à partir de son symptôme, le savoir y faire avec son symptôme (28).

Quelle soit finalisée par un objet matérialisé, identifiable, figuratif ou non, durable ou éphémère, ou par un dire, intouchable, impalpable, l'œuvre est la mise en forme d'un bout de réel : la matière travaillée par l'artiste porte la trace du réel du sujet, que celui-ci échoue à y loger. Cet échec, c'est le style, la véritable signature du sujet.

Quatrième point

Dans la création comme dans la psychanalyse, le fruit du travail se donne. Quand l'œuvre ou la cure est arrivée à son terme, quand quelque chose en est produit, dans les conséquences d'un acte, cela ne se garde pas pour soi. Ainsi l'intime passe au public. Sans récepteur de l'œuvre, elle reste sans effet. C'est comme si elle n'existait pas. Le récepteur participe de l'œuvre. Il lui donne vie. L'œuvre n'existe qu'en présence. Pour être, il lui faut un regard, quelqu'un en chair et en os, un vivant. Ce qui est donné à voir n'est ni l'effort, ni la sueur, ni le travail, mais le résultat. Il ne se donne pas comme un don du ciel, mais il est une façon de porter sa pierre à l'édifice du lien social. C'est d'une certaine manière un engagement du sujet dans le social auprès d'autres sujets. Un sujet vivant va transformer un bout de réel en poésie, littérature, peinture, sculpture, calligraphie, danse, céramique, photo, dire, etc. et un autre sujet vivant va recevoir cette transformation dans la position d'un témoin de l'inédit. De cette rencontre même, du nouveau peut surgir et résonner encore auprès d'autres sujets. C'est en cela que l'œuvre participe du lien social. Ainsi, la peinture aboutit à une exposition, le théâtre à une représentation, le chant, la danse, à un spectacle...

La psychanalyse, elle, débouche sur la passe. C'est un dispositif inventé par Lacan où un psychanalysant rencontre deux passeurs auxquels il rend compte du moment crucial de sa cure (le moment où il trouve dans son symptôme le moyen de prendre la position d'analyste). Quand le sujet estime en avoir assez dit, les (29) passeurs vont porter témoignage de ce dire devant un groupe d'analystes (le cartel de la passe). Celui-ci dira s'il a entendu ou non la rencontre de l'analysant avec le réel sur lequel il s'appuiera pour s'autoriser le passage à la position d'analyste. Ce que la psychanalyse appelle désir de l'analyste n'est pas le désir de quiconque d'exercer ce métier : l'expression « désir de l'analyste » désigne la mise en fonction, dans la cure d'un autre, de ce qu'il a découvert dans la sienne.

Le sujet découvre dans sa cure que ce qu'il est de réel est irréductible à toute représentation, qu'elle soit donnée par l'Autre (les parents), par la science, ou intimement construite par lui (son fantasme) : ce qu'il est de plus réel constitue une objection au savoir, un véritable trou dans le savoir. C'est ce trou que Lacan appelle objet a, objet dont on n'a pas d'idée. Dans la psychanalyse cet objet permet de prendre en compte ce qui ne s'attrape pas par des mots. Le désir de l'analyste peut dès lors se dire de façon plus précise. Il s'agit de se servir de ce que l'analyste a découvert dans sa propre cure : ce qu'il est comme objection au savoir (puisque dans le langage dont est fabriqué le savoir, il n'est que représenté, évoqué, désigné, nommé).

Se servir de cette découverte c'est mettre ce que le sujet a découvert être de réel en fonction dans la cure d'un autre analysant pour faire semblant de ce qu'il vient chercher. L'analyste fait semblant de l'objet a, avance Lacan : l'analysant découvrira à son tour qu'il n'y a pas de réponse dans l'Autre, pas de garantie, il percevra aussi de quoi est fait ce qu'il est, lui aussi, comme objection. Il n'y a pas de réponse à cause de ce qu'il est (comme objection au savoir). Et le psychanalyste n'est pas tenté, du fait même de sa cure, de produire du sens pour boucher le trou... Interpréter, comme le dit Freud, ce n'est pas apporter du sens à la manière d'un mauvais peintre, c'est plutôt en enlever ainsi qu'un sculpteur soustrait de la matière pour faire apparaître son œuvre (30).

Cinquième point

La création comme la psychanalyse est inutilement utile. C'est le règne de l'utilité de l'inutile ! N'en déplaise au discours capitaliste qui choisit le marché néo-libéral contre la vie. Le capitalisme, avec son formatage et son souci de faire marcher les gens au pas est une véritable machine d'exclusion, de gâchis humain, une entreprise de mort prête à tout sacrifier pour toujours plus de profit. Inversement, la création comme la psychanalyse, ne fabrique pas une foule, une « masse ». En prenant appui sur le symptôme des sujets, elles permettent à chacun, de façon particulière, de trouver ses solutions pour habiter le monde à sa façon. Elles lui restituent sa responsabilité et rendent possible sa capacité à produire du nouveau, de l'imprévu, de l'inédit, et donc du vivant. Ainsi chaque vie peut-elle devenir une œuvre, marquée du style particulier de chacun, en lien avec chaque autre vie rencontrée. La vie nous donne un organisme, le langage nous donne un corps ; mais il revient au sujet de donner corps à la vie. On ne peut vivre que dans un monde capable d'accueillir toute création qu'elle soit du domaine artistique, professionnel, psychanalytique, politique, etc., un monde qui fasse place au nouveau nécessaire à la vie des sujets.

Un fragment clinique

Il s'agit d'un jeune garçon, R., entre 7 et 8 ans, grand et costaud pour son âge, troisième enfant d'une fratrie de trois. Il se heurte à des difficultés de violence envers ses camarades de classe mais aussi vis-à-vis de toute figure d'autorité. Il salit régulièrement ses culottes. Il entend des voix qui le forcent à commettre des bêtises et lui ordonnent de se bagarrer : il s'agit plus d'un impératif surmoïque (transgresse la loi à laquelle tu dois te soumettre) que d'hallucinations. Il fait également violence à sa mère qui se sent humiliée par les jugements portés par l'entourage sur elle-(31) même à cause des agissements de son fils. Le seul qui fasse autorité et qui est pourtant souvent absent est son père qui travaille beaucoup. La mère cache à son époux les problèmes posés par le

fil pour ne pas être dévalorisée aux yeux de son mari. Ce faisant elle se comporte comme si l'éducation était exclusivement son affaire et, ainsi, disqualifie l'autorité du père.

Ce qui paraît énigmatique pour l'enfant est plutôt le rapport entre le père et la mère, à savoir le mensonge maternel qui interroge le lien entre les parents : qu'est-ce que cette mère qui ment à son partenaire pour se faire passer pour plus parfaite qu'elle n'est et pour garder son enfant comme son trésor, son bien à elle ? Cela suggère qu'il y a quelque chose d'impensable, de non symbolisable pour l'enfant. Cette attitude est incompréhensible pour lui d'autant que la mère exige de lui une franchise absolue. Et c'est un fait que R ne peut pas imaginer mentir. La tyrannie et l'impensable vont de pair, et ce que R ne peut symboliser, il l'agit. La violence est ici ce que Freud qualifie d'acting out.

Affirmer l'existence d'un impensable revient à soutenir l'idée que sur ce point l'inconscient est rejeté, barré : l'impensable prévient tout appel au sens. R ne peut interroger le sens de son comportement, de sa désobéissance, du fait du mensonge maternel, car il ne peut reprocher à sa mère de mentir. Il ne peut pas lui dire « tu mens » sans mettre en danger les relations familiales (elle ment au père sur un comportement du fils qui mériterait les foudres du père sur le fils... mais également, la mère le laisse entendre, sur elle-même). Par contre, il en rajoute sur le comportement qu'elle dissimule : il se montre exécration avec elle et salit ses culottes, ce dont elle se plaint – et ce qu'elle cache, donc, à son mari.

Très vite il m'apporte cette violence qui inquiète sa mère. Ainsi, avant chaque séance il ne peut s'empêcher de cogner violemment un punching-ball qui se trouve sur le pallier de mon bureau, ce qui agace la mère qui, de la salle d'attente, entend les coups portés. Mais les choses s'éclairent quand il consent, sans que je le lui demande, à évoquer son problème anal (32).

Dans la théorie freudienne l'analité est justement liée à la rencontre de l'enfant avec l'exigence de la demande de l'Autre maternel, occasion pour le sujet de répondre oui ou non. C'est la question de l'obéissance. La désobéissance est une façon de sauver son désir, de montrer que ce que l'on veut n'est justement pas ce que demande l'Autre. Elle permet de croire que son désir (qui se manifeste dans l'opposition) n'est pas emprunté à l'Autre : « C'est moi qui désire et pas lui ou elle ».

Un jour, donc, R. me parle de son problème anal (les traces dans la culotte) avec grande honte :

Parce qu'il avoue en souffrir aussi, il présente ce comportement comme un symptôme. Il voudrait bien que cela change. Dans le même temps où il en parle, il en fait un symptôme analytique, adressé : je ne vérifie pas s'il y a des traces ou non dans la réalité, j'accueille l'aveu comme quelque chose dont on peut parler en séance.

S'il y a honte, c'est qu'il y a de la jouissance : il y a quelque chose dont il se satisfait, une satisfaction qu'il ne faut pas. Que se passe-t-il avec ses traces de caca ? Est-ce qu'elles ne permettent pas à R. d'interroger son rapport à l'Autre et en particulier à sa mère ? En effet, il semble prendre plaisir à user de ce symptôme pour la contrarier, dire non à sa

demande de propreté. Elle se plaint beaucoup de son fils auquel en retour elle dit ne pouvoir lui faire confiance : elle lui interdit d'aller chez les copains, de rester en bas de l'immeuble avec eux, de répondre aux invitations pour les anniversaires, etc. R. est très blessé de l'attitude de sa mère. Elle lui reconnaît par contre une qualité : R. est incapable de mentir, il dit toujours la vérité.

Après l'invitation à parler de son problème, je suggère à R. d'utiliser des lingettes humides pour la toilette après les selles. À partir de là, les relations avec l'entourage changent. Est-ce la réponse d'allure éducative qui fait l'efficacité de la séance ? Je ne le pense pas. Ce qui a certainement eu une portée, c'est d'abord le fait (33) d'avoir pu en parler. Cela a surpris R. qui, du coup, m'a demandé d'en parler à sa mère, alors qu'il m'avait fait jurer au départ d'en garder le secret. Tout d'un coup, la séparation avec la mère s'opère : quelque chose échappe aussi à la mère qui n'a plus besoin de s'occuper des fesses de son fils.

R. passe des traces sur la culotte au dessin colorié. Exactement il entreprend de maîtriser la technique du compas. Il se met à réaliser des rosaces de toutes sortes que nous photocopions en plusieurs exemplaires et que nous colorions chacun dans notre coin autour du même bureau. Ainsi, je suis occupée à la même activité que lui et ne le regarde pas.

Pendant le coloriage, il parle tranquillement : il est calme. Dans son quotidien, les choses s'arrangent peu à peu. À l'école, il se met à travailler, ne se bagarre presque plus avec les autres enfants ; à la maison, les rapports avec sa mère se pacifient, et les voix se tarissent quasiment.

R. a trouvé un espace de création assez limité avec l'usage du compas, à sa structure obsessionnelle qui ne veut pas laisser de vide : il faut tout remplir. En même temps la rosace permet : a) la multiplication des traits à l'infini, b) la multiplication des couleurs également à l'infini. À partir d'une activité ritualisée, il peut consentir à s'émanciper de l'emprise de la mère (de l'Autre). Il se sert de l'Autre (les lois de composition de la rosace et les couleurs) et de son symptôme (la méticulosité, l'obsession).

Il ne s'agit pas d'art thérapie (une interprétation et un usage psychologique de l'art) mais de permettre avec le symptôme comme appui de pouvoir trouver une solution pour habiter le monde.

C'est un exemple sommaire, mais qui étaye bien, me semble-t-il, ce que je cherche à dire concernant le symptôme. Les traces de caca lui servent d'abord à ne pas être l'enfant sage et propre de l'Autre maternel. Le recours à la lingette lui permet d'échapper à un dilemme : soit je me sou mets et je deviens la chose de (34) l'Autre, soit je me salis et je risque de perdre l'amour de ma mère. La lingette lui permet de ne pas se résorber dans l'Autre, de ne pas se laisser détruire, mais également de ne pas détruire l'Autre : fin du bras de fer avec sa mère et la fin de la nécessité de la violence. Tout maîtriser avec le compas est une façon de tenter de régler son rapport à l'Autre. Sa création lui permet de la maîtrise, mais pour introduire de l'imprévisible, du contingent, et finalement... de l'immaîtrisable : du nouveau.

En guise de conclusion, avant le débat, j'avancerai que la création comme la psychanalyse amène du nouveau. Il ne s'agit pas pour autant de faire de l'art thérapie et pas davantage une psychanalyse de l'art ou d'un créateur à travers son œuvre, mais plutôt de « prendre de la graine de l'art... pour témoigner de vérités indomptables » qui ont à voir avec le réel et qui intéressent aussi bien l'artiste que le psychanalyste... et leurs contemporains.

Je vous remercie. 26 avril 2006

Débat [2] :

Tuan Cao Van : Ce témoignage apporte quelque chose de nouveau. La création apporte un changement quant au symptôme car normalement Freud situe le stade anal vers 3 ans.

B. L.-S. : C'est vrai qu'il est grand pour salir encore ses culottes, il a 6/7 ans. C'est le moyen qu'il a trouvé pour, vous m'excuserez le terme, mais en français on dit « emmerder » sa mère. Pour lui c'était sa façon de résister à sa mère et de continuer à la punir de ne pas faire ce que lui aurait voulu qu'elle fasse. C'est une façon de dire « je résiste et je refuse de t'obéir ».

F. F. B. : Sa mère essuie donc son refus, on peut le dire comme ça...(35).

B. L.-S : Lors de sa création, il utilise le compas comme il maîtrise ses sphincters, il a pu mettre en œuvre quelque chose de son symptôme.

A. (un participant) : Je vous remercie beaucoup, je vais parler le vietnamien. Je suis venue ici vous écouter parce que je m'intéresse plus à la création qu'à la psychanalyse. Est-ce que la psychanalyse a à voir avec des méthodes de création ?

B. L.-S : La psychanalyse n'est pas une méthode de création. Une personne qui fait une psychanalyse parce qu'elle le souhaite. Un artiste n'a pas besoin de faire une psychanalyse pour créer. Par contre ce que je peux dire c'est qu'une personne crée à partir de son symptôme. C'est pour ça que j'ai parlé de création artistique, de création psychanalytique, je suis psychologue clinicienne et je travaille avec la psychanalyse. Je parle de création au sens large. Il s'agit de faire quelque chose avec sa signature, avec son style. On a tous un rapport avec le réel.

B. (un participant) : Concernant la création ou la psychanalyse est ce que quelque chose imprime le cerveau, est ce qu'on pourrait suivre quelque chose de particulier.

B. L.-S : Une psychanalyse est avant tout une expérience de parole, ce n'est pas médical.

T. C.-V : La psychanalyse est née à partir des cas de la médecine (J.-M. Charcot) ensuite elle s'est échappée de la médecine.

B. L.-S : Il n'y a de psychanalyse que parce qu'un sujet va la demander à un psychanalyste. Une psychanalyse permet d'aller du symptôme au synthome, vers ce que le sujet a de plus particulier, c'est la découverte des dernières années d'enseignement de

Lacan. L'artiste crée et il n'a pas forcément besoin de faire une psychanalyse. Mais il s'appuie sur ce qu'il a de plus particulier pour travailler, pour créer.

C. (un participant) : Quelles sont les applications de la psychanalyse ? Aujourd'hui on parle de la psychanalyse en liaison avec la création. Est-ce qu'il y a des applications pour soigner les maladies et en particulier l'autisme (36).

B. L.-S : La psychanalyse permet de faire une place au sujet. Je ne peux pas vous répondre là-dessus, la psychanalyse n'a pas réussi à éradiquer l'autisme, ça se saurait. Le comportementalisme non plus !

F. F. B. : Cette question délicate de l'autisme fut abordée en 2003 lors des Troisièmes Journées de Psychanalyse, il me semble que le sujet autiste, à sa manière, c'est-à-dire par la négative, dans ce refus qu'il exprime à l'endroit de l'Autre du langage et de la parole, nous met sur la piste d'une énigme.

Kim Tuyen Le Thi : Je reprends un petit peu cette question de l'autisme en disant simplement que la psychanalyse permet de donner une place au sujet, et au sujet autiste également. Nous manquons de temps aujourd'hui pour aborder cette question de l'autisme.

D. (un participant) : On a tous des souffrances, comment on transforme ces souffrances en création ? Quelle est votre réponse ?

B. L.-S : Il faut s'y mettre.

C'est chacun qui doit trouver sa voie. Si on veut, tout dépend, quand on souffre, soit c'est insupportable et on décide de rencontrer un psychanalyste pour en parler, soit on s'exprime par la peinture, la danse, la calligraphie etc.

Il n'y a pas de prescription de la création comme remède à sa souffrance.

F. F. B. : Les deux peuvent co-exister également on peut à la fois être dans un travail de création et dans un travail analytique. Il ne s'agit pas toutefois du même travail, de la même démarche.

E (une participante) : Est-ce que l'écriture autobiographique, peut être l'équivalent d'une analyse ? L'écriture de soi, se tourner vers soi à partir de l'écriture. Et s'adresser à d'autres, les futurs lecteurs.

F. F. B. : « L'écriture de soi », voici une belle expression qui permet d'approcher ce qu'il en est du travail d'écriture littéraire qui n'est pas « le souci de soi » qui amène une personne à demander une analyse, et à s'engager pendant quelque temps dans le travail analytique, dans cette parole adressée à un autre, l'analyste (37).

Le dernier livre de François Weyergans, Trois jours chez ma mère [3], qui a obtenu le prix Goncourt en 2005 est par contre un exemple récent qui noue ensemble cette « écriture de soi » et ce « souci de soi ». L'écriture de ce livre lui a pris 7 années, 7 années

au cours desquelles le processus créatif, des éléments autobiographiques et des éléments de son analyse étaient étroitement mêlés.

Sur ce nous vous proposons de nous retrouver demain soir avec Marie-Jean Sauret pour aborder le thème de « Sujets et lien social » (38).

Notes bibliographiques

[1] Cf. : Fichier PDF, Cinquièmes Journées de Psychanalyse, Diaporama des Monotypes de Bernadette Lemouzy.

[2] L'ensemble des débats a été reconstitué grâce à la collaboration de Bernadette Lemouzy-Sauret et Géraldine Lenogue.

[3] Weyergans F., (2005). Trois Jours chez ma mère, Paris, Grasset.

